

Théâtre ◆ Bezace offre une vision désenchantée du livre de Nizan.

«Aden Arabie», œuvre au noir

Aden Arabie de PAUL NIZAN,
Adaptation et m.s. Didier Bezace,
Théâtre de la Commune d'Aubervilliers,
ven et sam à 21 heures, dim à 16 h 30.
Jusqu'au 30 novembre.
Rens. : 01 48 33 16 16.

CRITIQUE

Deux symboles de la République constituent les uniques accessoires du décor imaginé par Didier Bezace pour son adaptation de *Aden Arabie* de Paul Nizan (1). Soit un pupitre d'écolier et un buste de Marianne. Ce dernier est placé tout au fond et l'on n'en distingue guère les traits, d'autant que la lumière est basse.

Fulgurante. Pour certains spectateurs, la vraie nature de cette figure n'apparaît qu'au salut : Marianne est une guenon. Sans doute la compagne de ce «*singe qui a trouvé et mis un vieux haut-de-forme*», évoquée par Nizan dans son texte, publié en 1931. Pour l'auteur, le singe en question se confond avec «*homo economicus*», l'homme moderne à l'ère du capitalisme triomphant : «*bar-*

quier, industriel, commissaire [...], rentier, petit propriétaire, joueur de bourse (voire) fonctionnaire, ouvrier même».

Mais revenons d'abord au pupitre. Celui partagé par Sartre et Nizan, au lycée Henri IV à Paris puis à l'Ecole normale supérieure où tous deux furent reçus en 1924. Deux bigleux inséparables qu'on confondait souvent, même s'ils ne se ressemblaient guère : Nizan était un dandy. Obsédé de l'apparence, il connut une trajectoire fulgurante.

Sartre et Nizan, deux bigleux inséparables qu'on confondait souvent, partageaient le même pupitre, d'abord au lycée Henri IV puis à l'Ecole normale supérieure.

écrivain, journaliste, militant communiste, fauché à 35 ans, en mai 1940, par une balle allemande. Et longtemps oublié et calomnié par le parti qu'il avait eu le malheur de quitter en septembre 1939 après le pacte germano-soviétique.



Thierry Gibault campe un Nizan tourmenté. PHOTO BRIGITTE ENGUERAND

En 1960, un tout jeune éditeur, François Maspero, réédite *Aden Arabie*, avec une longue préface de Jean-Paul Sartre, prélude à sa réhabilitation littéraire et politique.

Réquisitoire. Sur la scène du théâtre de la Commune d'Aubervilliers, Didier Bezace, qui a le goût de cette période—on se souvient d'une adaptation du *Piège* d'Emmanuel Bove—choisit de faire entendre successivement des extraits de ces deux textes. Et de redonner visage aux deux écrivains, en costume et gilet d'époque. Premier assis au pupitre, Sar-

tre, lancé dans l'éloge du «trouble-fête» qu'était son ami. Le comédien Daniel Delabesse, qui interprète le philosophe avec une solidité bonhomme (on songe à Bruno Cramer jouant Mégret), a sûrement médité l'article consacré à cette préface par Pierre-Henri Simon dans *le Monde* en 1960: «L'émotion ne déplaît pas quand elle se traduit, dans une nature sèche, par une vibration retenue, dure et tendre à la fois.» Il y a de tout cela dans son jeu qui fait résonner les finesses de ce voyage au cœur d'une amitié et d'une époque. Thierry Gibault, qui lui succède, campe un Nizan plus tourmenté, proche de l'amertume. L'adaptation

de Didier Bezace, qui a beaucoup coupé et remanié, offre du livre une vision particulièrement sombre. *Aden Arabie*, au-delà d'un commencement aveuglant—«J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie»—et d'un récit de voyage désabusé, s'apparente à un réquisitoire, moins contre la République en tant que telle que contre l'ordre bourgeois qu'elle perpétue. Une rage de la jeunesse que Bezace tire vers le désenchantement de l'âge mûr. En toute rigueur, sinon en toute fidélité.

→ RENÉ SOLIS

(1) *Aden Arabie*, de Paul Nizan préface de Jean-Paul Sartre. Editions la Découverte.